

Le « Général » Plisson (1879-1952),
le général des rues de St Briac



M.Kornmann

Lancy avril 2016

Contenu

La jeunesse	2
Un début de carrière scientifique.....	3
Les auto-chir	3
Une belle carrière militaire et médicale	6
L'organisateur.....	7
La retraite	7
La rue du Général Plisson	9

À St Briac, on compte environ 120 rues, ruelles, boulevards, chemins, impasses,... mais il n'y en a que quatre qui ont été nommées d'après un homme célèbre. Bien sûr, il y a la rue du Général de Gaulle, la rue Émile Bernard, la rue du commandant Thoreux (qui commanda le « Normandie » de 1936 à 1939) que tous les briacins comprennent.

Il y a aussi la rue du général Plisson. Qui se rappelle du général Plisson de la rue du général Plisson ? Quelle bataille le général Plisson a-t-il gagné ?

La jeunesse

La rue a été nommée d'après Lucien Georges Émile Félicien Plisson (1879-1952). Il est né le 15 mai 1879 à Rennes, d'Émile Ernest Plisson et de sa femme Marie Augustine Guguen. Il est l'aîné d'une fratrie de deux. Lucien a une sœur.

Le père Émile Ernest est d'origine de Fère en Tardenois en Champagne (né en 1849) et est devenu militaire avec la guerre de 1870. Il terminera sa carrière comme officier d'administration à Grenoble. Il a souvent changé de résidence : Rennes, Verdun, Fontainebleau, Grenoble, en emmenant sa famille avec lui.

La mère Marie Augustine Guguen est originaire de St Briac (née en 1853, décédée en 1931). Elle est la fille de Julien Marie Guguen (né le 26 mars 1819 à St Briac, déclaré en 1853 comme maître au cabotage), et de Marie L'Hotellier (23 ans à la naissance de sa fille donc née vers 1830).

Emile Plisson et Augustine Guguen se sont mariés à St Briac le 20 juin 1878 et avaient dû se connaître quand Emile était à Rennes..

Émile et Marie prendront leur retraite à St Briac et on les y retrouve au recensement de 1911. Ils habitent rue de Lancieux, avec leur domestique Élise Leseste.

Lucien suit sa famille dans ses différentes habitations.

En 1897, il obtient une bourse d'externat à Grenoble pour terminer son lycée. On indique que son père a alors vingt-six ans de service comme garde d'artillerie.

Un début de carrière scientifique

Lucien s'engage dans l'armée en 1898 à 19 ans. Il est reçu à l'école de santé militaire à Lyon en 1899, y fait ses études de médecine et devient médecin militaire en 1903 (médecin aide-major de 2^{ème} classe). Ainsi Lucien Plisson ne sera pas réellement général mais médecin général.

En 1905, il est médecin militaire au 14^{ème} hussard¹.

Il revient à l'école de Lyon comme répétiteur de chirurgie et il va y faire de la recherche.

Il écrit un livre « Le secret médical dans l'armée » (1908) (il a 29 ans).

Il va publier au long de sa carrière de nombreux articles médicaux, souvent dans la revue « Lyon médical » avec des sujets très variés :

- Formule cytologique des pleurésies tuberculeuses(1903)
- Subluxations congénitales larvées de la hanche (1913),
- Ectopie testiculaire (1913)
- Fracture ancienne grave du nez avec hypertrophie très marquée de l'apophyse (1914),
- Genou à ressort (1914)
- Considérations sur quelques complications infectieuses des blessures de guerre (1915)
- Disjonction pubienne des cavaliers (1925)
- Hydrocèle vaginale banale (1926),

En 1911, on le retrouve à Alençon comme médecin major de 2^{ème} classe au 103^{ème} régiment d'infanterie.

Durant la guerre de 1914-1918, il est médecin major de 2^{ème} classe sur le front et chef de l'ambulance n°1 du 14^{ème} corps d'armée. Il voit des choses horribles. Il est alors décoré de la légion d'honneur au grade de chevalier le 30 décembre 1914 (ou 3 janvier 1915). Il a 36 ans.

Les auto-chir

En août 1915, Lucien Georges est nommé médecin major de 1^{ème} classe et détaché au sous-secrétariat d'état du service de santé militaire. Il va participer au développement des ambulances chirurgicales automobiles dites « autochir ».

Au début de la guerre, l'afflux de blessés graves déroutait l'organisation mise en place par le service de santé militaire; c'est un véritable désastre sanitaire. Il y avait bien des postes de secours installés au front. Les moyens à disposition étaient des voitures hippomobiles de chirurgies, conçues en 1874, où l'asepsie était nulle. Si on opérait dans ces voitures ou dans une salle de ferme, l'infection était inévitable. Devant les vagues successives de blessés, ceux-ci sont alors évacués vers l'arrière sans aucun diagnostic. Beaucoup succombent à leurs blessures pendant le long transport.

Le docteur Maurice Marcille, chirurgien des hôpitaux de Paris, est persuadé que certaines plaies de guerre doivent être soignées immédiatement. Il crée alors une salle opératoire transportable qui peut se déplacer près du front. L'asepsie est obtenue par une tente en tissu qu'on déploie à

¹ Les données professionnelles de L.Plisson sont principalement issues de son dossier de légion d'honneur, base Léonore

l'intérieur du baraquement de la salle d'opération. Le 10 novembre 1914, la première ambulance chirurgicale automobile dite « autochir » fonctionne au front. Il s'agit de pouvoir opérer mais également d'avoir un matériel permettant de suivre les mouvements de ce front. La salle d'opération se démonte, les instruments se rangent, l'hôpital chirurgical est entièrement autonome et transportable par camion. La salle d'opération doit être rattachée aux différents hôpitaux d'évacuation. Après les interventions chirurgicales, les blessés sont évacués vers les hôpitaux de l'arrière. En juin 1915, on fait une première expérimentation plus large et cinq autochirs sont mises en opération. L'autochir 4 va être confiée au médecin major Plisson. En 1915, elle sera à Compiègne et Montdidier pour la VI^{ème} armée, puis à Brawe avec la II^{ème} armée. En 1916, on la trouve à la cote 180 (sans doute Massiges dans la Marne), comme PCA (Poste Chirurgical Avancé) pour le 4^{ème} CA et enfin en liaison avec l'Hôpital d'évacuation des Buttes (Aisne) (là où est mort Guillaume Appolinaire).



Figure 1 « Autochir 1915 » en position

L'autochir 1915 présente cependant pas mal de défauts de jeunesse, en particulier c'est très lourd. Un nouveau groupe d'étude, formé autour du docteur Plisson, se réunit et propose la création de « Groupement chirurgical allégé Plisson-Proust » ou autochir type 1917 : chaque groupe est indépendant et comprend une section opératoire, une section d'hospitalisation et une section administrative. La section opératoire se déplace avec cinq camions et intègre baraque opératoire, stérilisation et rayons X. La section hospitalisation est prévue pour 100 lits en cinq camions, chacun

contenant une tente et vingt lits. La section administrative comprend une camionnette et un camion avec une cuisine roulante. Il y a trois équipes chirurgicales, un pharmacien, 52 infirmiers, deux officiers d'intendance, les techniciens rayons X et 5 ouvriers (bois, fer, électricité) (voir Figure 2). Le premier groupe est formé en 1917 et le 9 octobre, après sa première inspection, un rapport favorable est écrit par l'académie de médecine. Plusieurs autochirs type Plisson-Proust sont alors commandées mais elles ont été longues à être produites et seules trois sont en service à la fin de la guerre, en France et en Italie. L'armée américaine, qui débarque et n'a pas encore de tels équipement, en recommande la réalisation. L'armée espagnole s'en équipe aussi pour sa guerre au Maroc en 1921.

Plus tard, en 1918, Lucien participe aux premiers essais d'évacuation de blessés par voie aérienne². L'avion est alors dénommé « aerochir ».

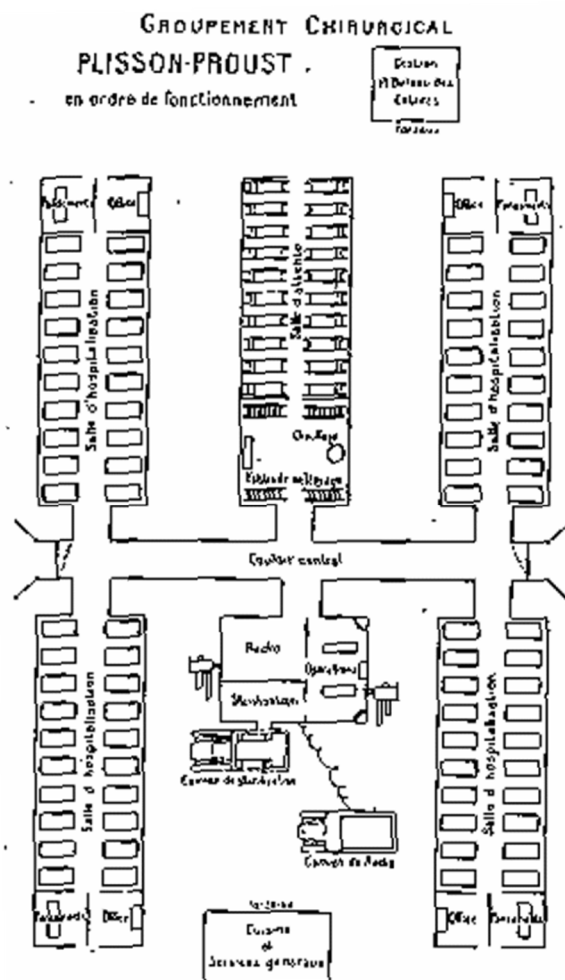


Figure 2 L'hôpital « autochir 1917 » en opération, avec 1 salle d'attente, 4 salles d'hospitalisation, 1 bloc salle d'opération, rayons X stérilisation, 1 tente services généraux cuisine

² J.Timbal, Le Dr Chassaing, père de l'évacuation sanitaire, médecine et armées, 38,2, p147-154(2010)

Une belle carrière militaire et médicale

En 1919, Lucien reprend son poste à Lyon. Il est nommé professeur agrégé de chirurgie à l'hôpital militaire de l'instruction Desgenettes à Lyon, le long du Rhône, hôpital de 400 lits. Puis il devient médecin principal de 2^{ème} classe puis directeur de cet hôpital.



Figure 3 Hôpital Desgenettes à Lyon

En 1926, il est nommé médecin principal de 1^{ère} classe.

En 1928, il est médecin colonel, chef de l'hôpital militaire de l'instruction Percy à Clamart, en banlieue parisienne, et professeur à l'école d'application. On indique qu'il a déjà 30 ans de service, 5 campagnes, 1 citation. L'hôpital Percy s'était ouvert en 1920 et était très moderne alors.

Lucien Georges enseigne aussi à Paris ; en 1931, il indique qu'il est un ancien professeur de chirurgie à l'hôpital militaire du Val de Grâce.

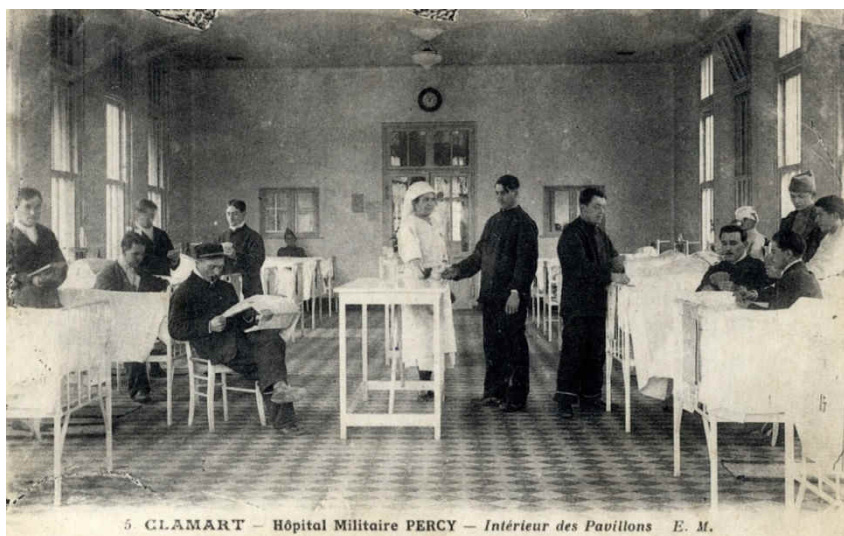


Figure 4 Hôpital Percy à Clamart

A cette date, il est nommé médecin colonel, directeur des services de santé de la 12^{ème} région (Limoges).

Lucien Georges s'est marié une première fois au Mans le 26 mai 1906 avec Jeanne Henriette Cécile Baert, née le 6 avril 1881 à Alençon. Jeanne décède alors.

Lucien se remarie à Tulle le 22 décembre 1931 avec Renée Marie Eugénie Cécile Malimont, née en 1898 et originaire de cette ville. Il a 52 ans et elle 33 ans, 19 ans plus jeune. Elle est la fille d'un ancien maire de Tulle. Il n'aura pas d'enfant dans les deux cas.

Le 23 décembre 1932, il est nommé médecin général.

Le 14 mars 1936, il est nommé médecin général-inspecteur (équivalent à général de division). Il dirige alors les services médicaux de la 14^{ème} région militaire à Lyon. Il est aussi Inspecteur des services chirurgicaux de l'Armée, membre du Comité consultatif de Santé.

L'organisateur

En 1939, il a alors 60 ans, il fait partie de l'état-major au secrétariat d'État à la guerre qui prépare intensément les services de santé à la prochaine guerre³. La mobilisation se passe assez bien, les médecins sont assez bien formés car ce sont les médecins civils mobilisés ; par contre, les infirmiers le sont beaucoup moins car il n'y a pas suffisamment d'infirmiers civils et il faut employer des gens sans connaissance ni expérience. 400 000 lits d'hôpitaux sont rendus disponibles, le matériel et les médicaments sont en place. Cependant la doctrine est calquée sur celle de l'armée et s'appuie sur une structure statique prévue pour une guerre de tranchée et inadaptée à une guerre de mouvement...Lucien s'intéresse toujours à l'évacuation des blessés (Figure 5).

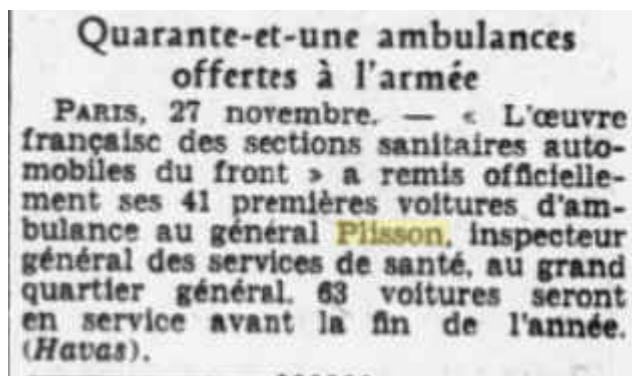


Figure 5 Les ambulances de Plisson (Ouest Éclair 27 novembre 1939)

Lucien Georges est nommé Commandeur de la légion d'honneur le 31 décembre 1939.

La retraite

On ne sait pas ce que Lucien Georges fait durant la campagne de juin 1940, ni après. Probablement, il est au Grand Quartier Général et se replie sur Briare, Vichy, La Bourboule et enfin Mautauban.

Sa cantine le suit et se retrouvera finalement à St Briac (Figure 6).

³ P.Lefevre, C. Giudicelli, F.Didelot, Le service de santé militaire à la veille de la campagne de France, Histoire des sciences médicales, 25,n°3/4 (1990)



Figure 6 La cantine de guerre du médecin général Inspecteur Plisson (photo Labesse)

La débâcle de l'armée entraîne la débâcle du service de santé malgré sa préparation.

Avec l'armistice, la France doit réduire la taille de son armée d'active : de nombreux officiers sont dégagés des effectifs, le service de santé est rendu civil et l'âge de la retraite est abaissé. Il est donc probable que Lucien, qui a 61 ans, prend alors sa retraite.

Sans doute, reste-t-il loin des activités de Vichy car en 1952, à son décès, St Briac est fier de lui.

En 1949, il est signalé par l'administration comme étant à la retraite et habitant à Tulle. Cependant il semble qu'il a un problème conjugal avec sa jeune femme. Il se sépare de sa femme, qui reste à Tulle, et il va s'établir à St Briac.

Il y décède le 11 novembre 1952 (il a 73 ans) à son domicile, Villa « les canons »⁴, rue de Lancieux, St Briac. Sans rancune, c'est à sa femme Renée Marie Eugénie Cécile Malimont, qu'il lègue la maison, d'après les documents de la succession⁵. Un article nécrologique paraît dans la Revue du corps de santé militaire.⁶

⁴ La villa « Les canons » porte son nom d'après les canons placés sur les pilastres du porche. Ces canons sont des pierriers utilisés par les terre neuvas comme signal d'alerte pour indiquer aux doris en pêche dans la brume, la position du bateau principal. Auraient-ils été posés par le constructeur supposé de la maison, Julien Guguen, grand père de Plisson, qui était marin ?

⁵ Archives de Rennes, données notariales

⁶ General Inspector of the medical Corps Plisson 1879-1952, Rev. Corps Santé mil, 9 (1) 150-152

Le médecin général Plisson était propriétaire à St Briac de la villa « Les canons ». Il a repris la maison de ses parents qui habitaient déjà rue de Lancieux en 1911. Cela se passait sans doute en 1931, date de la mort de sa mère.



Figure 7 Lucien Georges Plisson

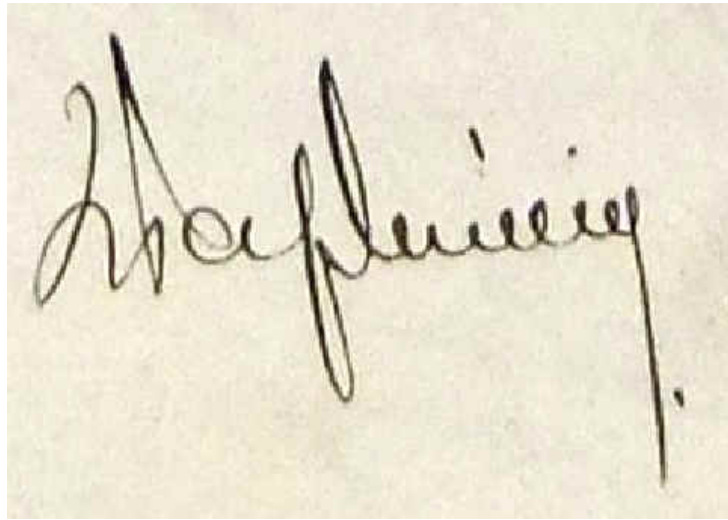


Figure 8 Signature de LG.Plisson

La rue du Général Plisson

Dans sa délibération d'août 1954, le conseil municipal change le nom de la rue de Lancieux en rue du général Plisson.

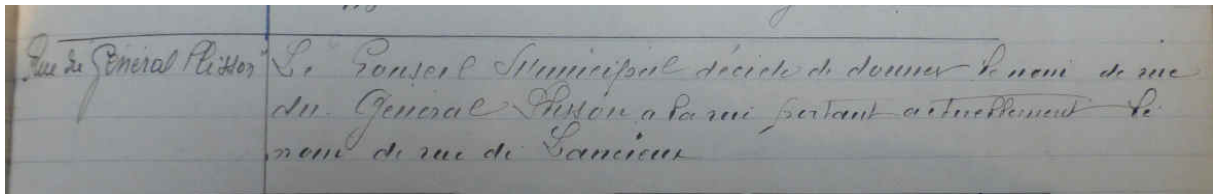


Figure 9 Délibération du conseil municipal du 8 août 1954

Pourquoi une rue au nom du général Plisson à St Briac et pourquoi cette rue? En premier lieu, ne faudrait-il pas mieux parler de la rue du « médecin général Plisson », qui est son vrai titre?

Pourquoi le conseil municipal a-t-il choisi de nommer une rue après la mort de Lucien Plisson ? Il ne semble pas que Lucien Georges ait plus participé à la vie de St Briac qu'un estivant fidèle. Est-ce le titre de commandeur de la légion d'honneur, est-ce ses hautes responsabilités de médecin général inspecteur qui ont impressionné le conseil municipal? Il s'agit probablement de cela. C'est sans doute pour cela que le titre de médecin a été oublié car général est plus impressionnant que médecin général.

À cela s'ajoute probablement aussi une raison d'opportunité : on est surpris que la rue du général Plisson se soit appelée précédemment rue de Lancieux puisqu'elle n'y mène pas. En fait ce nom « rue de Lancieux » est une vieille appellation qui date d'avant la création du balcon d'émeraude et du pont de Lancieux (1933). À cette époque, la rue de Lancieux actuelle n'existe pas car le petit port n'a pas encore été comblé. Pour aller à Lancieux, il faut soit passer par Rochegoude, soit aller à la cale du

petit port. À marée basse, on marche sur la grève et on traverse la passerelle immergeable. À marée haute, le passeur vous y mène. Et pour aller à la cale, on passe par la rue de Lancieux (future rue Général Plisson). Il convenait de changer le nom de cette rue de Lancieux qui ne correspondait plus à la réalité après la construction du pont.



Figure 10 « Les canons », maison qui était celle du médecin général Plisson en 1950 (photo Google Earth)

MK/ février 2016